

Number 9 : François Bourassa Quartet

Dans le présent album, de toute évidence le neuvième à son propre chef, le pianiste montréalais François Bourassa propose sept nouvelles compositions de son cru, lesquelles sont interprétées par son quartette. Celles-ci sont marquées par autant d'influences que de rencontres fortuites et de lieux fréquentés sur son parcours. L'écoute du programme musical met en évidence une certaine impression d'introspection. Pourtant, c'est l'investissement total dans le moment qui demeure le véritable enjeu de ce disque, celui qui motive autant Bourassa comme compositeur et improvisateur que ses hommes.

Membres de la formation du pianiste depuis 2002, le joueur d'anches André Leroux, le bassiste Guy Boisvert et le batteur Greg Ritchie répondent autant aux exigences techniques de leur chef que de s'investir dans son imaginaire sensuel. Ces musiciens se lancent donc à fond dans des aventures qui ne manquent jamais de révéler de nouvelles découvertes à chaque écoute. La musique de ce disque se déploie aussi sur plusieurs plans : du lyrisme mélodique, elle peut basculer dans de pures abstractions sonores; ailleurs, un passage rapide peut se dissoudre hors de tout tempo, ou elle peut se faire circonspecte pour alors éclater dans une liberté d'expression individuelle totale. Les pièces aboutissent cependant à des finales satisfaisantes, certaines laissées en suspens, d'autres arrivant à une véritable résolution. Au fil des plages, on y entend autant de finesse que de passion, autant d'écorchures que de douceurs, autant de structures formelles que d'associations libres, voire certains passages purement oniriques. Bourassa et ses acolytes réussissent à conjuguer toutes ces tangentes pour en arriver à un tout qui découle d'une sensibilité partagée.

Quant au titre de cette production, il se peut que quelques mélomanes d'un certain âge se posent la question s'il y a une liaison à établir entre celui-ci et un autre de ce célèbre quatuor d'autrefois qui retenait son identité propre dans toute la diversité qu'elle célébrait. Y aurait-il un rapport quelconque entre ce *Number 9* et le collage de musique concrète qui hante le fameux album blanc des *Beatles* ?... « J'adore *Revolution 9* de John Lennon, » affirme Bourassa, qui est justement de cette génération (il est né en 1959), « la musique électronique de Stockhausen a influencé ce morceau-là. »

Mais qu'est-ce qui en est de la première pièce, *Carla und Karlheinz*, le second étant le prénom de Stockhausen, le premier celui de Bley ? « J'aime beaucoup la musique de celle-ci, ses pièces du début des années 1960 comme *Ictus* ou *Barrage* que jouait son mari de l'époque Paul Bley. *Mantra* de Stockhausen, composition pour deux pianos et électroniques, en est une qui me parle particulièrement, comme celles de sa première période, les *Klavierstücke* tout spécialement.

La ligne mélodique oblique et biseauté de cette pièce d'ouverture atteint son objectif émotif désiré en liant les mondes musicaux de deux compositeurs innovateurs des XX^e et XXI^e siècles, peu importe le gouffre stylistique qui les sépare. (Pour la cause, essayez de siffler l'air ! Aussi improbable soit-il, on peut y arriver tout comme l'une ou l'autre des mélodies angulaires d'Eric Dolphy ou d'Ornette Coleman.) Même s'il y a un fossé entre les genres, les parties constituantes de *Carla und Karlheinz* s'imbriquent de manière imprévisible en formant un tout organique, et ce, sans l'emploi des opérations aléatoires de l'Allemand.

La touche de Bourassa, nette et bien déliée, pourrait rappeler celle de Paul Bley (autre Montréalais de souche), mais il cite bien d'autres claviéristes modernes à titre d'influence, tout comme des bluesmen et des musiciens de rock progressif, sans oublier ses atomes crochus pour les musiques savantes occidentales. Bourassa, comme son groupe d'ailleurs, ne se cantonne donc pas dans un lieu délimité, d'où cette complicité exemplaire entre ses membres. Aucune justification n'est nécessaire : seule l'écoute suffit, une acceptation et, au bout du compte, un enrichissement personnel.

Le jeu d'écoute de ces performances vaut bien la chandelle. Leroux s'engage pleinement dans les compositions et concepts de son chef, et son jeu au saxo ténor, tout aussi personnel que magistral, démontre une grande sensibilité en matière de dynamiques et d'attaques. Dans *5 and Less* — un morceau en métrique 5/4 incluant des mesures à trois et à deux temps, selon Bourassa — Leroux flotte gracieusement. En contrepartie, le saxo élève la tension jusqu'au débordement dans *Frozen* — titre attribué par une fille de six ans qui jouait avec son fils lors d'une répétition du musicien à domicile, celui-ci croyant que la pièce évoquait en elle quelque chose d'un film animé de Disney.

La flûte de Leroux semble avoir l'urgence d'un cri d'oiseau de jungle dans l'ouverture du disque, tandis que sa clarinette rumine sur *11 beignes* (chiffre indiquant le nombre de battements par mesure). De telles mesures composées ne sont pas un obstacle pour lui — et ne devraient pas déranger l'auditeur — vu le phrasé aussi solide que souple du bassiste. Le jeu de Boisvert se marie parfaitement avec celui du batteur Ritchie qui, lui, ne donne jamais l'impression qu'il y a une battue à compter, juste des rythmes à étaler et à broder. Restreint dans son jeu et coloriste talentueux, le percussionniste sous-tend subtilement le piano et le saxo soprano de Leroux dans *Past Ich*, caressant à peine ses cymbales — il s'agit d'une vieille mélodie que le pianiste dit avoir ressuscitée de l'oubli.

Losttage est un néologisme du pianiste, « une construction mi-française mi-anglaise signifiant une perte de contrôle », précise-t-il. Le quartette se place un peu dans cet état sans toutefois déraper, leurs liens étant trop soudés pour perdre complètement pied. En 2015, Bourassa séjourna dans l'appartement d'artiste tenu par le gouvernement du Québec à Paris, son adresse lui fournissant le nom de sa composition *18, rue Hôtel-de-Ville*. Cette pièce, que l'on pourrait qualifier de maillon le plus contemplatif de la chaîne, offre les moments les plus sentis et personnels : doutes, regrets, déceptions, craintes et tristesse y sont exprimés, quoique ces états d'âme soient tous mis au repos. Les *11 beignes*, en contraste, donnent des allures d'un jeu de chat talonnant une souris dans un labyrinthe. Clarinette basse et piano s'esquivent, titubent légèrement, mais retombent de plain-pied, la basse et la batterie les tenant en bride.

Comme toute tentative d'expliquer la musique en mots n'est qu'approximative, il suffit de laisser les morceaux de ce disque parler d'eux-mêmes. Le quartette ratisse très large et pige dans un vaste éventail de procédés musicaux sophistiqués, chaque audition révélant de nouvelles trouvailles. À l'instar de cette *Revolution 9* des Quatre Garçons, ce *Number 9* se déploie dans le mystère au premier abord, sa profondeur se dévoilant à chaque nouvelle approche. La communion entre Bourassa, Leroux, Boisvert et Ritchie vaut plus d'une écoute attentive. Vous verrez, vous en sortirez éclairés par leur lanterne musicale.

Howard Mandel

Traduction : Marc Chénard